

ne citent jamais ce que les catholiques font de bien, et n'oublient jamais ce que quelques-uns d'entre eux font de mal ou d'imprudent, tandis que la défense de la religion reste abandonnée à deux ou trois journaux rendus suspects, et sans qu'aucun défenseur nouveau ait pu parvenir à se faire autoriser.

Il semble que plusieurs veulent faire de la religion comme un rempart exposé aux coups pour préserver la politique. Il semble qu'il ait paru prudent de déchaîner les attaques contre le seul maître que l'on ne peut détrôner. C'est une grande et périlleuse aberration.

On parle beaucoup de réformes dans les écoles, on exagère l'influence de la chaire, on croit à l'action du gouvernement sur les esprits. Quel ascendant est comparable à celui que j'indique ? Faites donc sonner l'*Angelus* dans un village, où le cabaret lit le *Siècle* et l'*Opinion nationale*, la *Vie de Jésus*, et vous verrez combien de lecteurs se rendent au son de la cloche solitaire !

Ce n'est pas tout.

Nous n'avons pas seulement contre nous la presse, nous avons contre nous la loi.

Nous souffrons, comme tous les citoyens, et plus qu'eux, puisque notre rôle est de réunir les hommes, de propager les doctrines, et de fonder des institutions ; nous souffrons de toutes les entraves mises à la liberté de réunion, d'enseignement, de publication, de transmission, d'association.

Mais de plus, aucun des anneaux des anciennes chaînes forgées contre nous par l'intolérance des rois et celle des peuples, n'a été usé par le temps ou brisé par la justice. On appelle comme d'abus contre nous, comme au temps des tracasseries gallicanes : ou suspecte nos habits, comme au temps de la proscription, nos maisons, comme au temps de la confiscation.

L'alliance de l'injustice et du préjugé se relâche et semble se dissoudre, quand de grandes calamités forcent à tendre les bras vers nous. Elle se réforme, se fortifie et se venge, quand le vent de l'impiété se lève et quand tourne la roue de la fortune !

Nous avons contre nous la presse et la loi, nous avons contre nous aussi les mœurs.

La mode est au plaisir, la mode est à l'argent, et je ne dis que la vérité, en constatant que dans ce moment, je ne veux pas en chercher la cause, les mœurs baissent et la vertu souffre.

Or, dès que le vice triomphe, la foi est attaquée, cela est d'expérience. Il y a comme un secret courroux du mal contre le bien qui s'exhale alors ouvertement, et au fond des mouvements désordonnés de l'homme on sent toujours qu'il est un esprit, car on retrouve la logique. Avides ! vous accusez la religion, parce qu'elle vous accuse. Libertins ! vous condamnez la foi, parce qu'elle vous condamne ! Je ne m'y trompe pas. Lorsque je m'arrête à regarder la boutique d'un libraire, si je vois s'étaler le scandale éhonté, je suis sûr de trouver à côté l'incrédulité haineuse. C'est le crime qui maudit la justice, c'est l'immoralité qui, pour mieux se satisfaire, cherche à déshonorer la morale.

Les mauvaises mœurs ne vont jamais sans les mauvaises maximes, les travers de la conduite sans les erreurs de la raison. Et l'erreur (on ne se méprendra pas sur mes paroles) est plus dangereuse que le péché. Le péché appelle le repentir, l'erreur l'exclut. Celui qui tombe et sait qu'il tombe peut se relever ; malheur

à celui qui embellit les chutes et les justifie en s'écriant : S'enrichir et s'amuser, n'est-ce pas la vie ?

Les richesses et les jouissances, cherchées et servies, ce sont les deux degrés d'un abîme, où, je le dis à regret une partie de la société française, européenne même, a mis depuis quelques années les deux pieds. Comment s'étonner qu'elle n'aime plus Jésus-Christ, puisqu'il était humble, puisqu'il était pauvre, puisqu'il était chaste ?

J'ajouterai que nous avons contre nous la faiblesse de notre situation. A peine l'Église de France se relevait de l'échafaud et de la proscription, que les orages se sont déchaînés contre elle. Un clergé pauvre, humilié, dispersé, recruté péniblement, se voit en butte à des forces ennemies que tout contribue à accroître. Pour nous, pas de justice, pas de pitié, si nous venons à trébucher sur ce sentier terrible où il nous faut marcher pendant la tempête et comme sous les avalanches.

Suite et fin de la Conclusion, voir dans l'*Echo*, page 61.

Quand nous avons commencé la publication du magnifique écrit de Mgr. Dupanloup, nous ne pensions reproduire que la deuxième partie qui traite de l'*Encyclique* du 8 Décembre ; mais bon nombre de nos abonnés nous ayant exprimé de vive voix et par écrit le désir bien ardent de trouver dans l'*Echo* la première partie qui traite de la Convention du 15 Septembre entre l'Empereur des Français et Victor-Emanuel, nous nous rendrons volontiers à leur désir. Ainsi dans notre prochain numéro nous reprendrons cette première partie.

Cet ouvrage de Mgr. Dupanloup a eu 26 éditions en moins d'un mois.

Pie IX a bien voulu écrire de sa propre main à l'illustre Evêque une lettre de félicitation à l'occasion de ce livre.

ERRATUM.—Quelques fautes d'impression, faciles d'ailleurs à rectifier se sont glissées dans notre dernier No., dans le IVe article de M. Paul Stevens, sur Champlain, page 77 qui aurait dû être page 79.

Voici comment l'on est prié de lire l'endroit fautif :

“ Ils s'embarquèrent à Honfleur le septième de mars 1610, et à peine étaient-ils en mer, que Champlain tomba malade et fut obligé de se faire remettre à terre. Peu de temps après, son navire ayant été contraint de relâcher, il se trouva en état d'en reprendre le commandement : il appareilla le huitième d'avril et arriva le vingt-six à Tadoussac.” (3)

(3) Charlevoix.

Il y a ici contradiction quant aux dates ; M. l'abbé Ferland dit que Champlain et Pontgravé partirent de Honfleur, le dix-huit avril 1610 et mouillèrent à Tadoussac, le vingt-six mai, où ils trouvèrent des vaisseaux arrivés depuis le dix-neuf, ce qui, suivant les anciens, ne s'était pas vu depuis soixante ans. (M. Ferland, livre 11, chap. 11, page 157.)